

1840.



DUVAL.

NOTICE SUR VALENTIN-JAMMERAY DUVAL D'ARTHONAY,

Bibliothécaire et conservateur du cabinet des médailles de Vienne, né en 1695, mort en 1775.

DUVAL (Valentin-Jammeray, communément appelé), l'un des numismates les plus distingués et des hommes les plus érudits du 18^e siècle, naquit, en 1695, à Arthonay village situé sur les limites de la Bourgogne et de la Champagne et faisant alors partie de l'ancien comté de Tonnerre. Son père était un laboureur pauvre et chargé d'une nombreuse famille : ainsi, Duval eut une chaumière pour berceau et, pour langes, les lambeaux de la misère. Ses premières années s'écoulèrent dans cette indigence dont s'inquiètent si rarement ceux qui pourraient la soulager et qu'oublie trop facilement ceux qui l'ont éprouvée. Dès sa plus tendre enfance ses parents le firent entrer au service d'un paysan d'Arthonay comme gardien d'un troupeau de dindons. Il avait à peine dix ans lorsque son père mourut. Cet événement accrut encore la détresse de sa famille ; mais, ni le malheur, ni les privations n'arrêtèrent le développement de son caractère actif et turbulent. Son imagination se manifesta d'abord dans les jeux de l'enfance. Le jeune Valentin ayant remarqué que les femmes du village se rassemblaient chez le Prévôt pour y passer, en filant et en causant, les longues soirées d'hiver, alla prendre au cimetière plusieurs têtes de mort, il plaça dans chacune un lampion allumé et, à onze heures du soir, il les rangea sur un mur en face de la maison du Prévôt. Au sortir de la veillée, les fileuses furent tellement épouvantées du sinistre éclat que jetait au travers des ombres de la nuit cette illumination bizarre, que les unes tombèrent évanouies et les autres s'enfuirent en poussant de lamentables cris.

Une autre espièglerie de Duval eut pour lui des conséquences graves. Il avait appris que la couleur rouge effarouchait les dindons. Un jour, il attache un morceau d'étoffe écarlate au col d'un de ceux qui étaient confiés à sa garde ; d'abord l'oiseau s'irrite et se débat, puis il prend son vol, mais bientôt épuisé de fatigue, il tombe mort. Pour ce fait, Duval fut chassé par son maître. L'enfant, honteux de sa faute, et effrayé de l'idée de retomber à la charge de sa mère, résolut de quitter, pour jamais, les lieux qui l'avaient vu naître. Sans faire d'adieux à personne, il part donc d'Arthonay et suit au hasard le premier chemin qui s'offre à lui.

On ressentait alors les premiers froids du terrible hiver de 1709, époque de malheurs pour la France qui, ruinée déjà par la guerre eut bientôt à

subir encore la famine et l'inclémence d'un ciel rigoureux. Mais Duval ne connaissait encore que son propre malheur et, à chaque pas qu'il faisait, il croyait s'approcher d'un meilleur avenir. A peine couvert de quelques haillons, et sans aliments autres que le chétif morceau de pain noir qu'il recevait le plus ordinairement de la pitié du pauvre presque aussi pauvre que lui, il marchait au milieu des neiges, sans but certain, et trop heureux de trouver, le soir, un étable pour abri. Tout autre que Duval se fût rebuté, mais la nature l'avait doué d'une âme fortement trempée, d'une volonté ferme et d'une persévérance inébranlable ; il allait donc toujours bercé par l'espérance. Il prenait pour guide le soleil levant et se dirigeait ainsi vers la Lorraine.

Un jour pourtant, il fut forcé de s'arrêter, car il éprouvait un violent mal de tête ; ses forces étaient épuisées et il allait succomber peut-être si un berger des environs de Monglat, ému de pitié, ne l'eût recueilli et ne lui eût donné un asile dans l'étable de ses moutons. Duval s'accroupit au milieu de ces animaux, et sa chaleur, près de s'éteindre, est un peu ranimée par la leur. Mais la petite-vérole se déclare tout-à-coup, et le berger, effrayé des symptômes qu'il remarque sur la figure de l'enfant, lève plusieurs couches de fumier, répand, dans le trou qu'il a fait, de la menue paille, étend dessus le malade et le recouvre de fumier. « Je restai » donc, comme un autre Job, » dit Duval dans le premier des quatre cahiers qui nous restent de lui sur les bizarres événements de sa vie, et dont nous citerons plusieurs passages pour faire connaître aux lecteurs la tournure originale de son esprit et le mérite de son style, « Je restai donc, comme un autre Job, non pas dessus, mais enseveli dans le fumier jusqu'au cou, en attendant que la mort vint me faire changer de tombeau. Mon abattement était si extrême que je me croyais déjà aux portes du trépas ; mais je n'en étais plus si effrayé que je l'avais été autrefois, parce que je prévoyais que ma vie allait s'éteindre d'une manière presque insensible, et sans aucunes de ces douleurs vives et aiguës qui forcent l'âme à abandonner le corps. La chaleur du fumier et l'haleine du troupeau qui me tenait compagnie, me procurèrent des sueurs qui servirent de véhicule au poison dont j'étais imprégné ; de sorte que l'éruption s'étant faite en très-peu de temps il se fixa à l'extérieur sans me causer d'autre accident qu'un assez grand nombre de ces érosions que les beautés du siècle redoutent avec justice comme le fatal écueil de leurs attraits. L'horrible difformité qui m'avait presque privé de la figure humaine, n'empêchait pas les moutons de me rendre de fréquentes visites. Comme je n'avais pas la force de les écarter, ils prenaient souvent la liberté de me lécher le visage, et la rudesse de leurs langues renouvelait en moi le supplice de Marsyas. Je faisais de mon mieux pour éviter ces cruelles caresses, moins par rapport à moi, que par la crainte que le venin dont j'étais hérissé ne fût préjudiciable aux

pauvres moutons ; ne sachant pas encore que ce poison fût un apânage réservé aux animaux de mon espèce. » Le fermier, chez qui Duval avait été conduit par le charitable berger, depuis peu dépouillé par d'impitoyables créanciers, ne pouvait donner au malade, pour toute nourriture, que quelques cueillerées d'une bouillie faite avec de l'eau et du pain noir et rendue moins insipide par l'addition de quelques grains de sel. Dans l'impossibilité où il était de le garder longtemps chez lui, le fermier en prévint le curé de sa paroisse qui, touché de la misère de Duval, le fit transporter dans une maison voisine du presbytère. Là, des soins plus éclairés, une nourriture meilleure et plus abondante le rendirent bientôt à la santé.

Duval reprit alors sa vie errante avec l'intention de chercher un emploi et des moyens de subsister. En quittant ses hôtes généreux, il se dirigea vers l'Orient, parce qu'on lui avait fait entendre que de ce côté on trouvait des contrées moins froides et surtout moins désolées ; avis qui lui causa une joie des plus vives et fut, pour lui, une source de réflexions qu'il a exprimées dans le même cahier de ses Mémoires, et que nos lecteurs nous sauront sans doute gré de leur rapporter textuellement. « Jusqu'alors, dit Duval, le grand spectacle de l'univers ne m'avait pas plus affecté que le reste du peuple. Le soleil m'avait échauffé, éclairé de ses rayons ; mes yeux avaient vu cet astre animer toute la nature ; former les saisons et produire l'admirable alternative du jour et de la nuit, sans que mon esprit s'en fût aperçu et sans penser à autre chose, sinon que les années, les jours et les saisons avaient un commencement et une fin ; qu'il faisait chaud en été et froid en hiver. Je ressemblais à ces vains simulacres qui avaient des yeux et qui n'y voyaient pas. C'était aux ministres de la religion à dessiller les miens, en me montrant la Divinité dans ses ouvrages sensibles. Si cet aspect a formé de grands hommes jusque dans le sein du paganisme, quel effet ne produirait-il pas, dans la religion que nous professons ? Cette religion enseigne que les cieus célèbrent sans cesse la gloire et la puissance de leur auteur. Pourquoi donc ne pas faire attention aux éloges qu'ils publient ? Je suis persuadé que quelques traits de cette théologie naturelle, exposés clairement et avec toute la dignité convenable à un sujet si intéressant, vaudraient bien les assoupissantes homélies et les froides capucinades dont on repaît l'ignorance du peuple. . . . Les preuves de l'existence d'un Dieu, que les scolastiques ont ensevelies sous des amas immenses de syllogismes et d'ergoteries, se trouvent partout répandues dans le grand livre de la nature. Mais ce volume ouvert aux yeux de toutes les nations, et le plus intelligible de tous, est, par malheur, celui que l'on consulte le moins. Conséquemment à mon ignorance sur la structure et l'arrangement de l'univers, voici la ridicule idée que j'en avais : je mesurais l'étendue de ce que j'appelais le monde par celle que je pouvais

apercevoir à la faveur d'un jour clair et serein. Je me représentais la terre sous l'idée simple d'une superficie plane, semblable à celle d'une vaste prairie circulaire, dont le contour servait de base et d'appui à cette partie du ciel que ma vue découvrait. Sans jamais avoir ouï parler d'Aristote et de Ptolomée, je m'imaginai, comme eux, que les cieux étaient solides et transparents comme du cristal, et que les astres dont ils sont parsemés y étaient attachés, comme autant de flambeaux qui s'éteignaient, pendant le jour, et se rallumaient aux approches de la nuit. Lorsque j'entendis dire que le soleil se levait et se couchait et parvenait à son midi, je le prenais pour un être animé et intelligent, et ce qui augmentait mon erreur, c'était de le voir toujours représenté sous la figure d'une tête humaine, environnée de rayons. Comme il ne me paraissait, tant à son lever qu'à son coucher, que fort peu éloigné de la terre, et persuadé d'ailleurs qu'il était le principe de la chaleur, je crus que si je pouvais l'approcher, je trouverais un asile contre le redoutable fléau que le grand hiver avait produit. L'esprit préoccupé de ce beau projet, je me mis en marche directement vers l'Orient. Cette progression machinale me conduisit dans les plaines arides de la Champagne. L'indigence et la faim semblaient avoir établi leur séjour dans ces tristes lieux. Les maisons couvertes de chaume et de roseaux s'abaissaient jusqu'à terre et ressemblaient à des glaciers. Un enduit d'argile, broyé avec un peu de paille était le seul obstacle qui en défendit l'entrée ; quant aux habitants, leur figure cadrait à merveille avec la pauvreté de leurs cabanes. Les haillons dont ils étaient couverts, la pâleur de leur visage, les yeux livides et abattus, leur maintien languissant, morne et engourdi, la nudité et la maigreur de quantité d'enfants que la faim desséchait et que je voyais dispersés dans les haies et les buissons pour y chercher certaines racines qu'ils dévoraient avec avidité ; tous ces affreux symptômes d'une calamité publique m'épouvantèrent et me causèrent une extrême aversion pour cette sinistre contrée. Je la traversai le plus rapidement qu'il me fût possible...

• J'arrivai à Senaide, premier village d'une souveraineté dont l'état florissant me parut un nouveau monde. La face de la terre, suivant l'expression de l'écriture, semblait y être renouvelée, et elle l'était en effet... Il n'était plus question sur cette nouvelle scène de ces toits de paille et de roseaux, de ces misérables huttes d'argile et de boue, de ces viles tanneries où la misère recellait ce qu'elle a de plus accablant. On n'y voyait point de ces figures humaines dégradées par des visages de moribonds et par des lambeaux de toiles et de treillis. L'indigence n'avait point mis d'entraves à leurs pieds en réduisant leurs chaussures à d'incommodes sabots. La jeunesse n'y connaissait les horreurs de la guerre que par la crainte et les perpétuelles alarmes des peuples voisins, et à l'égard des enfants, leur air de santé, la vivacité de leurs mouvements,

le coloris et l'embonpoint qui reluisaient sur leurs visages les auraient fait prendre pour autant de Cupidons, en comparaison des languissantes momies qui avaient excité ma compassion huit jours auparavant. Ici, les maisons méritaient d'être habitées par les hommes. . . . Pendant que je considérais ce changement de décoration, la cloche appela les habitants à la messe paroissiale; je m'y rendis le premier, et un moment après j'y vis arriver une foule de paysans, sans sabots, habillés d'étoffes, ayant, la plupart leurs poignets ornés de manchettes avec des boutons d'argent. Les femmes auraient pu figurer par la propreté de leurs ajustements, avec les plus lestes bourgeoises que j'eusse encore vues. Mais ce qui me frappa encore davantage, fut de voir plus de jeunes garçons dans cette église que je n'en avais vus dans une partie de la province que je venais de parcourir. Preuve évidente que la vaine ambition et la cruelle folie des conquêtes n'exerçaient point leur tyrannie dans cet heureux climat. A des traits si marqués, je reconnus que j'avais changé de domination. »

A chaque habitation qu'il avait rencontrée, Duval avait demandé un maître qui voulût bien le prendre à son service. Enfin arrivé au village de Clézantine, au pied des Vosges, un berger lui donna la garde d'une partie de son troupeau. Il resta là deux ans; c'était beaucoup pour son âme inquiète et ardente, qui semblait avoir le pressentiment d'une meilleure destinée. Après ce temps, il quitta Clézantine et se confia de nouveau à son étoile.

Un jour il se présente au petit ermitage de la Rochette, près de Denneuve. Le pieux hermite, hôte unique de ces lieux solitaires, l'accueille et partage avec lui son frugal repas. Il l'interroge ensuite, Duval lui raconte ses aventures; le bon hermite, étonné de son intelligence et touché de son dénuement, lui propose de rester quelques temps avec lui. Duval accepte, et, en retour de l'hospitalité qui lui est offerte, il promet de partager tous les travaux de l'ermitage.

Le voilà donc, à seize ans, confiné dans une retraite profonde, livré aux travaux de la terre et se pliant de son mieux aux habitudes de son compagnon; comme lui, il s'abandonne à la vie contemplative, et la lecture de quelques livres ascétiques, seule bibliothèque de l'ermitage, détourne pour un moment, de sa direction première son âme énergique et son ardente imagination. Il conçoit, pour la religion, un zèle qu'il porte bientôt jusqu'à l'extase. Il a lui-même tracé de cette dévotion qu'il appelle fortuite et machinale, un tableau qui n'est pas la partie la moins curieuse de ses mémoires. Toutefois, quand il fut revenu à des sentiments plus calmes, à une appréciation judicieuse de ce qui constitue la véritable religion, il s'attacha, pour le reste de sa vie, à ces sentiments de douce piété, à ces principes de saine morale, en dehors desquels il pensait que toute philosophie n'est qu'orgueil, sophisme, déception.

Le cercle étroit dans lequel Duval était enfermé ne pouvait contenir

longtemps un jeune homme de sa trempe. Il éprouvait déjà le besoin d'un changement de position, lorsque les supérieurs de Palémon lui en firent une nécessité, en envoyant à l'ermitage un frère auquel il fut obligé de céder la place. Palémon qui l'aimait et le regrettait, voulut le protéger, et le servir même encore après leur séparation. Il engagea Duval à se rendre à l'ermitage de Sainte-Anne, près de Lunéville, et lui donna une lettre de recommandation pour les quatre solitaires qui l'habitaient.

Ce fut en 1713 que Duval y arriva. Les solitaires lui confièrent la garde de leur petit troupeau, composé de six vaches qui leur servaient à cultiver 12 arpents de terre. « L'ermitage de Sainte-Anne, dit Duval, est situé à une demi-lieue de Lunéville, vers le couchant et vis-à-vis de la jonction des deux rivières de la Meurthe et de la Vezouze, au sommet d'un fertile coteau exposé au midi et bordé dans toute sa longueur par la forêt de Vitrimont, qui l'embellit et le protège contre les vents nuisibles du septentrion. C'est là que la Providence dirigeait mes pas et me conduisait à la fortune par la route que suivent ceux qui l'évitent et la méprisent. »

Les nouveaux maîtres de Duval étaient ignorants; cependant, outre leurs livres de dévotion, ils possédaient quelques romans et des contes de la Bibliothèque bleue. Duval les lut tous avec avidité. Il était alors revenu des idées ascétiques auxquelles il s'était un instant abandonné à l'ermitage de la Rochette. Il s'appliqua à perfectionner son écriture, et, presque seul, il parvint à en acquérir une assez belle. Un traité d'arithmétique, tombé par hasard entre ses mains, éveilla en lui de nouvelles idées et tourna son esprit vers des études sérieuses. « Cette admirable science, dit Duval dans le troisième cahier des mémoires, qui par l'audace de ses calculs, porte le flambeau de la discussion jusque dans les plus ténébreuses régions de l'infini numéral, fut pour moi une source d'amusements et de plaisir. Je choisis dans mes bois quelques réduits propres à y étudier, et il m'arrivait assez souvent d'y méditer pendant une partie des belles nuits de l'été. S'il est vrai que les anciens peuples de la Germanie aient adoré la profondeur du silence qui régnait dans l'épaisseur de leurs forêts, il y a apparence que je me serais dévoué au même culte si j'eusse eu le malheur d'être leur contemporain. Toutes les fois que je me suis trouvé seul dans des forêts épaisses, dans des vallons écartés, et parmi des rochers et des ruines d'édifices antiques, j'ai toujours éprouvé une sorte d'horreur et je ne sais quelle espèce de frémissement qui me semblait moins l'effet de la crainte que d'un sentiment confus de vénération. Je me figurais que le calme et la profonde tranquillité que la nuit répandait dans des lieux où le silence n'était interrompu que par le cri des hiboux et des orfraies, avait je ne sais quoi de grand et de majestueux qui excitait mon âme à des retours sur elle-même et étendait la sphère de mes pensées. Cette sorte de mé-

Le coloris et l'embonpoint qui reluisaient sur leurs visages les auraient fait prendre pour autant de Cupidons, en comparaison des languissantes momies qui avaient excité ma compassion huit jours auparavant. Ici, les maisons méritaient d'être habitées par les hommes. . . . Pendant que je considérais ce changement de décoration, la cloche appela les habitants à la messe paroissiale; je m'y rendis le premier, et un moment après j'y vis arriver une foule de paysans, sans sabots, habillés d'étoffes, ayant, la plupart leurs poignets ornés de manchettes avec des boutons d'argent. Les femmes auraient pu figurer par la propreté de leurs ajustements, avec les plus lestes bourgeoises que j'eusse encore vues. Mais ce qui me frappa encore davantage, fut de voir plus de jeunes garçons dans cette église que je n'en avais vus dans une partie de la province que je venais de parcourir. Preuve évidente que la vaine ambition et la cruelle folie des conquêtes n'exerçaient point leur tyrannie dans cet heureux climat. A des traits si marqués, je reconnus que j'avais changé de domination. »

A chaque habitation qu'il avait rencontrée, Duval avait demandé un maître qui voulût bien le prendre à son service. Enfin arrivé au village de Clézantaine, au pied des Vosges, un berger lui donna la garde d'une partie de son troupeau. Il resta là deux ans; c'était beaucoup pour son âme inquiète et ardente, qui semblait avoir le pressentiment d'une meilleure destinée. Après ce temps, il quitta Clézantaine et se confia de nouveau à son étoile.

Un jour il se présente au petit ermitage de la Rochette, près de Denneuve. Le pieux hermite, hôte unique de ces lieux solitaires, l'accueille et partage avec lui son frugal repas. Il l'interroge ensuite, Duval lui raconte ses aventures; le bon hermite, étonné de son intelligence et touché de son dénuement, lui propose de rester quelques temps avec lui. Duval accepte, et, en retour de l'hospitalité qui lui est offerte, il promet de partager tous les travaux de l'ermitage.

Le voilà donc, à seize ans, confiné dans une retraite profonde, livré aux travaux de la terre et se pliant de son mieux aux habitudes de son compagnon; comme lui, il s'abandonne à la vie contemplative, et la lecture de quelques livres ascétiques, seule bibliothèque de l'ermitage, détourna pour un moment, de sa direction première son âme énergique et son ardente imagination. Il conçoit, pour la religion, un zèle qu'il porte bientôt jusqu'à l'extase. Il a lui-même tracé de cette dévotion qu'il appelle fortuite et machinale, un tableau qui n'est pas la partie la moins curieuse de ses mémoires. Toutefois, quand il fut revenu à des sentiments plus calmes, à une appréciation judicieuse de ce qui constitue la véritable religion, il s'attacha, pour le reste de sa vie, à ces sentiments de douce piété, à ces principes de saine morale, en dehors desquels il pensait que toute philosophie n'est qu'orgueil, sophisme, déception.

Le cercle étroit dans lequel Duval était enfermé ne pouvait contenir

à quarante écus. C'est un trésor pour lui qui n'a peut-être jamais vu ; avant ce temps, briller dans sa main, une pièce d'argent dont il fût propriétaire. Il court à Nanci, et le voilà dans la boutique d'un libraire, dévorant des yeux tous les livres qui l'entourent et très-embarrassé du choix qu'il doit faire. On abusa d'abord de son ignorance ; mais le libraire Saint-Truain, auquel il s'adressa ensuite, fut de meilleure foi et voulut même que Duval prit à crédit certains livres qu'il le voyait impatient de posséder, « Votre physionomie, lui dit-il, et votre ardeur pour l'étude m'inspirent en vous une entière confiance, et je lis sur votre figure que vous ne me tromperez pas. » Plus tard, Duval devenu directeur de la bibliothèque royale de Lorraine, choisit Saint-Truain pour en être le libraire.

Duval se hâta de retourner à sa cellule ; il en tapissa les murs de cartes et attacha une sphère au-dessus de son grabat. Mais en se livrant ainsi à l'étude, plus d'une fois il négligea ses devoirs envers ses maîtres. Des réprimandes lui furent faites sur ses inexactitudes par le plus âgé des solitaires. Ce religieux, qui n'avait pas voulu que les connaissances du père de Sainte-Anne s'étendissent au-delà du Psautier et de la Vie des Pères du désert, regrettait amèrement d'avoir contribué à satisfaire sa curiosité, en lui prêtant sa montre à boussole. « Malgré mon attention à fermer ma cellule à la clef, raconte Duval, il trouva le moyen d'y pénétrer en mon absence. Ma sphère était sur ma table, avec une sorte de planisphère en carton, composé de plusieurs cercles concentriques et excentriques, blancs et noirs, destinés à me faire comprendre les merveilleux épycicles du système de Ptolomée, dont j'étais obstinément entêté. Près de là, était un graphomètre, une équerre, un compas de bois et plusieurs feuilles de papier où j'avais tracé quelques problèmes de géométrie extraits d'un vieux manuscrit que l'on m'avait prêté, contenant les principaux usages du compas de proportion. Cet attirail parut aux yeux et à l'esprit du dévôt frère Autoine un vrai assortiment de nécromancie. Mais ce qui acheva de le tromper fut une ample carte de Ticho-Brahé, remplie de figures et de supputations astronomiques, au haut de laquelle on lisait ces mots, en grands caractères : *Calendarium naturale magicum pleraque Astronomiæ arcana complectens, etc.* Le mot *magicum* épouvanta le solitaire. Il prit cette carte pour un formulaire d'enchantement et d'évocation, et ne pouvant dissimuler sa crainte ou ses soupçons, il alla aussitôt à Lunéville en faire part à son confesseur. Il lui fit une si affreuse peinture de mon réduit, et lui en exagéra si bien les prestiges, que le révérend père prit le parti de venir à Sainte-Anne, pour savoir au juste ce qui en était. En entrant dans mon laboratoire, il fut véritablement surpris, à l'aspect des objets dont j'ai parlé ; mais voyant qu'ils n'avaient aucun rapport à la magie noire, et que, d'ailleurs je n'avais nullement la mine d'un sorcier, il ne put s'empêcher

le coloris et l'embonpoint qui reluisaient sur leurs visages les auraient fait prendre pour autant de Cupidons, en comparaison des languissantes momies qui avaient excité ma compassion huit jours auparavant. Ici, les maisons méritaient d'être habitées par les hommes. . . . Pendant que je considérais ce changement de décoration, la cloche appela les habitants à la messe paroissiale ; je m'y rendis le premier, et un moment après j'y vis arriver une foule de paysans, sans sabots, habillés d'étoffes, ayant, la plupart leurs poignets ornés de manchettes avec des boutons d'argent. Les femmes auraient pu figurer par la propreté de leurs ajustements, avec les plus lestes bourgeoises que j'eusse encore vues. Mais ce qui me frappa encore davantage, fut de voir plus de jeunes garçons dans cette église que je n'en avais vus dans une partie de la province que je venais de parcourir. Preuve évidente que la vaine ambition et la cruelle folie des conquêtes n'exerçaient point leur tyrannie dans cet heureux climat. A des traits si marqués, je reconnus que j'avais changé de domination. »

A chaque habitation qu'il avait rencontrée, Duval avait demandé un maître qui voulût bien le prendre à son service. Enfin arrivé au village de Clézantaine, au pied des Vosges, un berger lui donna la garde d'une partie de son troupeau. Il resta là deux ans ; c'était beaucoup pour son âme inquiète et ardente, qui semblait avoir le pressentiment d'une meilleure destinée. Après ce temps, il quitta Clézantaine et se confia de nouveau à son étoile.

Un jour il se présente au petit ermitage de la Rochette, près de Denneuve. Le pieux hermite, hôte unique de ces lieux solitaires, l'accueille et partage avec lui son frugal repas. Il l'interroge ensuite, Duval lui raconte ses aventures ; le bon hermite, étonné de son intelligence et touché de son dénuement, lui propose de rester quelques temps avec lui. Duval accepte, et, en retour de l'hospitalité qui lui est offerte, il promet de partager tous les travaux de l'ermitage.

Le voilà donc, à seize ans, confiné dans une retraite profonde, livré aux travaux de la terre et se pliant de son mieux aux habitudes de son compagnon ; comme lui, il s'abandonne à la vie contemplative, et la lecture de quelques livres ascétiques, seule bibliothèque de l'ermitage, détourna pour un moment, de sa direction première son âme énergique et son ardente imagination. Il conçoit, pour la religion, un zèle qu'il porte bientôt jusqu'à l'extase. Il a lui-même tracé de cette dévotion qu'il appelle fortuite et machinale, un tableau qui n'est pas la partie la moins curieuse de ses mémoires. Toutefois, quand il fut revenu à des sentiments plus calmes, à une appréciation judicieuse de ce qui constitue la véritable religion, il s'attacha, pour le reste de sa vie, à ces sentiments de douce piété, à ces principes de saine morale, en dehors desquels il pensait que toute philosophie n'est qu'orgueil, sophisme, déception.

Le cercle étroit dans lequel Duval était enfermé ne pouvait contenir

bois qu'il aimait surtout à se livrer à ses méditations. Un jour, assis auprès d'un arbre, il promenait attentivement ses regards sur une carte géographique et paraissait absorbé dans ses réflexions, lorsqu'un inconnu, d'un extérieur noble et affable, et dont l'habit annonçait l'opulence, arriva près de lui. — « Que faites-vous là, jeune homme, dit-il à Duval? — J'étudie la géographie. — Est-ce que vous y entendez quelque chose, reprit l'inconnu? — Je ne m'occupe que des choses que j'entends. — Où en êtes-vous? — Je cherche la route de Québec. — A quel but? — Parce que je veux aller finir mes études à l'université de cette ville. — Il y a des universités plus à votre portée, et je puis vous en indiquer une. »

Ce dialogue allait sans doute continuer, lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée d'une foule de chasseurs qui entourèrent les interlocuteurs. Duval s'aperçut bientôt qu'il était au milieu du cortège de quelque grand seigneur. En effet, parmi les personnages qui l'examinaient avec curiosité, étaient les princes de Lorraine, Léopold-Clément et François (depuis empereur), accompagnés de leurs gouverneurs, le comte de Vidampierre et le baron de Pfutschner. Duval chercha, par son attitude respectueuse, à faire excuser la liberté de ses réponses. On l'interrogea de nouveau; il répondit avec vivacité, avec esprit. Le comte de Vidampierre qui le premier avait rencontré Duval, lui offrit de lui faire continuer ses études au collège des Jésuites de Pont-à-Mousson. Duval comprenait toute l'importance de la proposition généreuse qui lui était faite; mais il se sentait retenu par ses engagements avec ses maîtres et ses bienfaiteurs, et, par la crainte de n'être plus le maître de choisir sa carrière, lorsque ses études seraient terminées. Il pria donc le comte de Vidampierre de lui accorder quelques jours de réflexion. Peu de temps après, le baron de Pfutschner revint à Sainte-Anne et dit à Duval que le duc de Lorraine le prenait sous sa protection immédiate et se chargeait de lui faire achever ses études.

Duval, avec l'autorisation des solitaires, accepta ces offres brillantes. Il quitta donc, mais en pleurant, la solitude chérie où il avait passé de si heureux jours; et, après avoir assuré ses anciens bienfaiteurs de son éternelle reconnaissance, il se rendit à la cour de Lunéville. Il y fut accueilli avec intérêt, par les princes et même par les courtisans. Duval avait fait la rencontre du comte de Vidampierre, le 13 mai 1717. Il était alors âgé de vingt-deux ans, dont il avait passé quatre à l'ermitage de Sainte-Anne.

Il entra au collège des Jésuites, où l'on transporta ses livres et ses effets qu'il avait voulu conserver. Le duc de Lorraine le fit habiller à ses frais, et lui accorda une pension annuelle. Le désir de justifier la protection dont l'honorait ce prince ajoutant encore à son ardeur naturelle pour l'étude, il fit de si rapides progrès et obtint de si grands succès,

Le coloris et l'embonpoint qui reluisaient sur leurs visages les auraient fait prendre pour autant de Cupidons, en comparaison des languissantes momies qui avaient excité ma compassion huit jours auparavant. Ici, les maisons méritaient d'être habitées par les hommes. . . . Pendant que je considérais ce changement de décoration, la cloche appela les habitants à la messe paroissiale ; je m'y rendis le premier, et un moment après j'y vis arriver une foule de paysans, sans sabots, habillés d'étoffes, ayant, la plupart leurs poignets ornés de manchettes avec des boutons d'argent. Les femmes auraient pu figurer par la propreté de leurs ajustements, avec les plus lestes bourgeoises que j'eusse encore vues. Mais ce qui me frappa encore davantage, fut de voir plus de jeunes garçons dans cette église que je n'en avais vus dans une partie de la province que je venais de parcourir. Preuve évidente que la vaine ambition et la cruelle folie des conquêtes n'exerçaient point leur tyrannie dans cet heureux climat. A des traits si marqués, je reconnus que j'avais changé de domination. »

A chaque habitation qu'il avait rencontrée, Duval avait demandé un maître qui voulût bien le prendre à son service. Enfin arrivé au village de Clézantaine, au pied des Vosges, un berger lui donna la garde d'une partie de son troupeau. Il resta là deux ans ; c'était beaucoup pour son âme inquiète et ardente, qui semblait avoir le pressentiment d'une meilleure destinée. Après ce temps, il quitta Clézantaine et se confia de nouveau à son étoile.

Un jour il se présente au petit ermitage de la Rochette, près de Denneuve. Le pieux hermite, hôte unique de ces lieux solitaires, l'accueille et partage avec lui son frugal repas. Il l'interroge ensuite, Duval lui raconte ses aventures ; le bon hermite, étonné de son intelligence et touché de son dénuement, lui propose de rester quelques temps avec lui. Duval accepte, et, en retour de l'hospitalité qui lui est offerte, il promet de partager tous les travaux de l'ermitage.

Le voilà donc, à seize ans, confiné dans une retraite profonde, livré aux travaux de la terre et se pliant de son mieux aux habitudes de son compagnon ; comme lui, il s'abandonne à la vie contemplative, et la lecture de quelques livres ascétiques, seule bibliothèque de l'ermitage, détourna pour un moment, de sa direction première son âme énergique et son ardente imagination. Il conçoit, pour la religion, un zèle qu'il porte bientôt jusqu'à l'extase. Il a lui-même tracé de cette dévotion qu'il appelle fortuite et machinale, un tableau qui n'est pas la partie la moins curieuse de ses mémoires. Toutefois, quand il fut revenu à des sentiments plus calmes, à une appréciation judicieuse de ce qui constitue la véritable religion, il s'attacha, pour le reste de sa vie, à ces sentiments de douce piété, à ces principes de saine morale, en dehors desquels il pensait que toute philosophie n'est qu'orgueil, sophisme, déception.

Le cercle étroit dans lequel Duval était enfermé ne pouvait contenir

beaucoup mieux fait, si on eût employé tant de marbres précieux aux respectables bustes du petit nombre de rois savants dans le véritable art de régner, qui consiste uniquement à conduire les peuples à la félicité par la route qui leur serait la plus licite et la plus commode. J'y aurais vu aussi avec plaisir les bustes d'un George d'Amboise, d'un Sully, d'un Colbert et de quelques autres vrais pères de la patrie, puisqu'ils en étaient les avocats et les protecteurs. Ceux des Alexandre et des César et de tant d'autres meurtriers héroïques n'auraient été, pour moi, que des pagodes en comparaison de ceux des héros littéraires qui, par l'étendue et la sublimité de leurs connaissances, l'élévation de leurs sentiments et par la pureté de leurs mœurs auraient le plus contribué à ennoblir l'humanité parmi leurs compatriotes, et à les affranchir du joug de la barbarie, de l'esprit de servitude et de la rouille des préjugés. De tels objets m'auraient sans doute affecté bien plus utilement que les vains simulacres d'un Céphale, d'un Endymion, d'un Adonis, de l'obscène divinité de Lampsaque et de tous les fatras mythologiques que la poésie et la sculpture ont enfantés. Je sais que Rome et Athènes s'en sont amusées comme on fait en France; mais je sais aussi qu'en même temps elles ont su employer le ciseau des Myrons et de Phydias, à perpétuer la reconnaissance publique envers les grands hommes qui, par leur valeur ou par leurs talents, avaient signalé leur zèle pour la patrie. Si les anciens ennemis de la Grèce et de la liberté, tels que les Mèdes et les Perses, n'ont transmis à la postérité aucun monument de cette espèce, c'est qu'à Suze, à Écbatane, à Persépolis, on ne voyait guère que des esclaves et des courtisans, et que, dans tous les temps, et par tous les lieux où le despotisme a dominé, le nom sacré de la patrie et celui de citoyen, n'ont eu pour ainsi dire aucune signification. Après avoir parcouru les parterres et les bosquets de Versailles, je fus admis dans l'intérieur du superbe palais qui les embellit. Il me parut vraiment digne du monarque à qui on avait attribué autant de sagesse et de capacité qu'il en faudrait pour gouverner plusieurs mondes. Si jamais l'éclat des richesses avait pu m'inspirer du respect, j'aurais dû en être saisi, à l'aspect de celles qui brillaient de toutes parts dans ce temple de Plutus. Mais j'avoue très-sincèrement que les tribulations de mon enfance m'avaient extrêmement aigri contre ce séjour somptueux. Je ne pus m'empêcher de le considérer comme l'arsenal où avaient été forgés tous les foudres qui, sous le nom d'édits bursaux, avaient désolé ma patrie, et m'avaient réduit plus d'une fois à implorer la mort, pour être délivré de la nudité, de la faim et de toutes les misères qui en résultent; de sorte que je quittai ce palais avec autant de plaisir que d'autres ont de peine à s'en éloigner (1). »

(1) Ce morceau est l'œuvre d'un esprit ferme et d'un habile écrivain. Et les meilleurs esprits du dernier siècle eussent-ils fait mieux ?

Le coloris et l'emboupoint qui reluisaient sur leurs visages les auraient fait prendre pour autant de Cupidons, en comparaison des languissantes momies qui avaient excité ma compassion huit jours auparavant. Ici, les maisons méritaient d'être habitées par les hommes. . . . Pendant que je considérais ce changement de décoration, la cloche appela les habitants à la messe paroissiale; je m'y rendis le premier, et un moment après j'y vis arriver une foule de paysans, sans sabots, habillés d'étoffes, ayant, la plupart leurs poignets ornés de manchettes avec des boutons d'argent. Les femmes auraient pu figurer par la propreté de leurs ajustements, avec les plus lestes bourgeoises que j'eusse encore vues. Mais ce qui me frappa encore davantage, fut de voir plus de jeunes garçons dans cette église que je n'en avais vus dans une partie de la province que je venais de parcourir. Preuve évidente que la vaine ambition et la cruelle folie des conquêtes n'exerçaient point leur tyrannie dans cet heureux climat. A des traits si marqués, je reconnus que j'avais changé de domination. »

A chaque habitation qu'il avait rencontrée, Duval avait demandé un maître qui voulût bien le prendre à son service. Enfin arrivé au village de Clézantaine, au pied des Vosges, un berger lui donna la garde d'une partie de son troupeau. Il resta là deux ans; c'était beaucoup pour son âme inquiète et ardente, qui semblait avoir le pressentiment d'une meilleure destinée. Après ce temps, il quitta Clézantaine et se confia de nouveau à son étoile.

Un jour il se présente au petit ermitage de la Rochette, près de Denneuve. Le pieux hermite, hôte unique de ces lieux solitaires, l'accueille et partage avec lui son frugal repas. Il l'interroge ensuite, Duval lui raconte ses aventures; le bon hermite, étonné de son intelligence et touché de son dénuement, lui propose de rester quelques temps avec lui. Duval accepte, et, en retour de l'hospitalité qui lui est offerte, il promet de partager tous les travaux de l'ermitage.

Le voilà donc, à seize ans, confiné dans une retraite profonde, livré aux travaux de la terre et se pliant de son mieux aux habitudes de son compagnon; comme lui, il s'abandonne à la vie contemplative, et la lecture de quelques livres ascétiques, seule bibliothèque de l'ermitage, détourna pour un moment, de sa direction première son âme énergique et son ardente imagination. Il conçoit, pour la religion, un zèle qu'il porte bientôt jusqu'à l'extase. Il a lui-même tracé de cette dévotion qu'il appelle fortuite et machinale, un tableau qui n'est pas la partie la moins curieuse de ses mémoires. Toutefois, quand il fut revenu à des sentiments plus calmes, à une appréciation judicieuse de ce qui constitue la véritable religion, il s'attacha, pour le reste de sa vie, à ces sentiments de douce piété, à ces principes de saine morale, en dehors desquels il pensait que toute philosophie n'est qu'orgueil, sophisme, déception.

Le cercle étroit dans lequel Duval était enfermé ne pouvait contenir

le duc de Toscane, son protecteur, fut appelé à de plus hautes destinées. Ce prince qui avait épousé l'héritière de la maison d'Autriche, monta avec elle sur le trône impérial en 1745.

Le nouvel empereur, qui n'avait point oublié Duval, lui offrit, en 1748, la direction de sa bibliothèque et du cabinet d'antiquités, de médailles et de monnaies, qu'il avait le projet d'établir à Vienne. Duval accepta, avec empressement, un emploi si conforme à ses études et à ses goûts. Il quitta donc l'Italie et se rendit à Vienne. Ce fut, pour lui, une époque de bonheur sans mélange. Cependant, l'emploi brillant dont il était revêtu, la fortune qu'il lui procurait, la faveur dont l'honorait l'empereur, l'affection qu'avaient pour lui, l'impératrice et tous les membres de la famille impériale, la pompe dont il était environné, rien ne put changer son caractère. Simple dans ses vêtements, comme à Lunéville; naturel dans ses goûts, frugal dans sa manière de vivre, il cherchait toujours à éviter l'éclat, et trouvait ses plus vives jouissances dans l'étude et dans l'accomplissement de ses devoirs. Le peu d'instants qu'il ne leur consacrait pas étaient partagés entre la promenade et la société d'amis dont le caractère se rapprochait du sien. L'empereur avait expressément défendu qu'on portât jamais atteinte à sa liberté; aussi, était-il affranchi de toutes les rigueurs de l'étiquette. Plusieurs fois par semaine, après le dîner, il se rendait dans le cabinet de l'empereur, pour lui soumettre ses projets d'acquisition de livres, de médailles ou d'autres objets d'art. Ensuite il s'en allait le plus souvent, sans attendre qu'on le congédiât. Dans ses entretiens familiers avec l'empereur, la franchise de son langage égalait la liberté de ses manières. « Où allez-vous, Duval, lui dit un jour l'empereur, au moment où il se préparait à sortir de son cabinet, — Sire, répondit-il, je vais entendre chanter la Gabrielli. — Mais, elle chante mal. — Je supplie votre Majesté de dire cela tout bas. — Et pourquoi pas tout haut? — C'est qu'il importe que votre Majesté soit crue de tout le monde; et, en disant que la Gabrielli chante mal, votre Majesté ne serait crue de personne. » Savez-vous que vous avez fait entendre à l'empereur une grande vérité? dit ensuite à Duval, l'abbé de Marcy qui avait entendu le dialogue que nous venons de rapporter. « Tant mieux, répondit le philosophe, je souhaite qu'il en profite. »

Duval ne se faisait pas moins remarquer par sa modestie que par son amour pour la vérité. Aux questions qu'on lui faisait, il répondait souvent : « Je n'en sais rien. » — L'empereur vous paie pour le savoir, lui répliqua une fois certain ignorant. — L'empereur, repartit Duval, me paie pour ce que je sais; s'il voulait me payer pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire ne lui suffiraient pas.

L'empereur François avait une si haute opinion des talents de Duval, de l'étendue de son esprit et de l'élévation de son âme, qu'il voulut (en

1751) le faire sous-précepteur de l'archi-duc Joseph ; mais le philosophe refusa cet honneur et jamais on ne put vaincre sa résistance. Il regardait, d'abord, comme au-dessus de ses forces la mission qu'on voulait lui confier, et il craignait ensuite que les devoirs rigoureux d'un emploi aussi important, ne l'entraînaient trop loin des études auxquelles il avait consacré sa vie. L'empereur agréa son refus, sans que sa bienveillance pour lui fût diminuée.

La vie de Duval s'écoulait dans ce tranquille bonheur, lorsqu'en 1752, son assiduité au travail altéra sérieusement sa santé. On lui conseilla de voyager. Il partit, et ce fut vers la France qu'il dirigea ses pas. Paris le revit une seconde fois. Des savants du premier ordre et les illustrations du jour : Barthelemy, Duclos, de Boze, M^{me}. de Graffigny, etc., s'empresèrent de l'attirer dans leur société. Les lettres qu'il écrivit, à cette époque, à M^{lle} de Guttemberg, retracent les impressions que ce voyage laissa dans son esprit. Avant de quitter la France, persuadé sans doute qu'il n'y reviendrait jamais, il voulut revoir le village d'Arthonay où il avait reçu le jour. Sa famille avait disparu depuis plusieurs années, et la maison de son père, vendue par ses sœurs, avait passé en des mains étrangères. Il la racheta, la fit démolir, et, à la place qu'elle occupait, il en fit bâtir une plus habitable qu'il donna à la commune pour servir de logement à l'instituteur. Après ces derniers adieux à sa patrie, il se mit en route pour retourner à Vienne. Chemin faisant, il visita à Fermilage de St.-Joseph de Messin, le frère Marin qui, autrefois, lui avait appris à écrire. Pour témoigner sa reconnaissance à ce respectable solitaire, il fit reconstruire à neuf sa chétive demeure. De retour à Vienne, Duval reprit ses travaux et ses habitudes.

Il avait pour amis le chevalier de Kock et M. Vernon, qui, après sa mort, lui succéda à la direction de la bibliothèque impériale. De plus, il entretenait une correspondance assez suivie avec M^{lle}. Schocoloff, femme-de-chambre de la czarine Catherine, et depuis épouse de M. Ribas, colonel au service de Russie (1) et avec M^{lle}. de Guttemberg, femme-de-chambre de l'impératrice d'Autriche. Il s'était lié, avec ces deux dames, d'une amitié qui répandit beaucoup de charme sur sa vieillesse. A l'abri, par son âge, de toute interprétation défavorable, il donnait à ses pensées et à sa plume une liberté qui n'est pas un des moindres agréments de sa correspondance. C'était donc par de fréquents entretiens avec ses amis

(1) Catherine II, à qui la correspondance de Duval fut communiquée par M^{lle}. de Schocoloff, la chargea de faire parvenir à son philosophe Austrasien, une superbe chaîne et une médaille d'or avec une suite de médailles de Russie, en argent, des livres rares, des dessins, etc. Ces présents reçurent un nouveau prix des compliments que la czarine eut soin d'y faire ajouter. *(Note de l'auteur.)*

présents, et en écrivant de charmantes lettres à ses deux amies absentes, qu'il égayait ses loisirs.

Duval était parvenu à sa 79^e année, sans ressentir aucune des infirmités de la vieillesse, lorsqu'il commença à souffrir de la gravelle. Malgré tous les secours de l'art, cette cruelle maladie fit des progrès effrayants, et Duval, persuadé que sa fin approchait, s'empressa de consigner ses dernières volontés dans un testament notarié. M. Vernon y fut désigné comme son légataire universel. Un article spécial de ce testament le chargeait de placer, sur la banque de Vienne, 11,000 francs dont le revenu devait, chaque année, être employé à doter trois pauvres filles de cette ville. Lorsqu'on lut cette disposition, Duval regarda M. de Kock et lui dit en souriant : « Ne vous avais-je pas dit souvent que, dans mon testament, je ferais quelque chose pour les jolies filles ? C'est à ma (1) Bibi qu'en appartient la gloire ; c'est elle qui m'a entretenu dans ces dispositions. » Une veuve chez qui il avait pris pension après la mort de M. Pfutschuer, son vieux domestique et un enfant, que ce bon serviteur avait adopté, durent être satisfaits des dons que leur fit Duval. Une dernière lueur de santé interrompit ces préparatifs de mort ; Duval put même écrire encore à ses amis absents et voir ceux qui étaient auprès de lui. Mais au commencement de novembre 1775, son estomac s'affaiblit, la fièvre vint aggraver sa position, et bientôt tout espoir de guérison disparut. Dans ce moment suprême, la religion fut appelée à soutenir la résignation et l'espérance de cet homme vertueux ; elle adoucit, en effet, pour lui, le passage si souvent terrible de ce monde à l'autre. « J'ai compté avec moi-même, disait-il à l'un de ses amis, et, en récapitulant, avec impartialité, les actions de ma vie, j'ai trouvé que mes intentions ont toujours été justes et droites ; quant aux fautes involontaires et inséparables de la faiblesse humaine, je sais que Dieu me les pardonnera et je m'en repose, sans la moindre crainte, sur sa bonté suprême. »

Le 3 novembre, Duval s'éteignit ; sa fin fut celle de l'homme de bien : *ce fut le soir d'un beau jour.*

Jules DE LATÉNA,
Chef d'escadron de cavalerie.

Nota. Malgré la longueur de cette Notice, nous croyons devoir y ajouter l'indication des œuvres de Duval. M. de Kock avait entrepris de publier toutes les œuvres de son ami ; deux volumes in-8^o parurent en 1784, à Pétersbourg et à Strasbourg. Ils contiennent une vie de Duval, par M. de Kock, les cahiers des mémoires que Duval avait écrits sur sa vie, et son intéressante correspondance avec mesdemoiselles de Guttem-

(1) Il appelait ainsi mademoiselle de Schocoloff.

berg et de Schocolff, mais cette publication en est restée là. On a encore de Duval : *Numismata cimelii cesarei regii austriaci vindobonensis quorum rariora inconismis, cætera catalogis exhibita*, Vienne, 1754 — 55, 2 vol. in-fol. Rares. Froelich et Khell ont pris part à la rédaction de ce catalogue. Duval a laissé, en outre, un *Traité* manuscrit sur les Médailles et un roman philosophique intitulé : *les Aventures de l'Étourderie*. M. Bruand, Conseiller de Préfecture à Besançon (1814), possédait une partie de la correspondance de Duval avec le frère Zozime, et des copies de lettres sur divers objets d'érudition. Keser a donné aussi une vie de Duval. Nuremberg, 1788, 2^e édition.

(Note de l'Auteur.)